



POÉTESSE DE GUERRE

Déjà une petite légende des Lettres américaines, **Eliza Griswold** ausculte avec douceur le clash des civilisations. Poète et journaliste, elle publie dans le New Yorker, Atlantic Monthly ou le New York Times Magazine. Ses recueils l'inscrivent dans la frémissante lignée des poètes de guerre.

Par AGNÈS VILLETTE

Ci-dessus : Eliza Griswold photographié par Brad Guice à Londres. Page de droite : La poétesse à Kaboul en 2012.

Citizen K International: Vous voyagez dans les zones les plus explosives de la planète comme le Soudan, la Somalie ou l'Afghanistan. Écrivez-vous de meilleurs poèmes en traversant ces contrées ?

Eliza Griswold: Oui, j'écris mieux lorsque je ne porte pas trop d'attention à ce que j'écris. La poésie peut être tellement égocentrique... Je cherche ainsi à lui donner une dimension plus universelle, et le voyage produit naturellement cet effet. **Mais est-ce le danger qui sert de déclencheur à l'écriture poétique ?**

Je suis d'avantage intéressée par les frontières, les limbes, les espaces limites. Ces espaces existent dans la poésie et dans le journalisme. C'est un concept que l'on trouve dans les écrits de Mircea Eliade, l'historien des religions. La société ne valorise pas ces espaces liminaires, ni ceux qui y vivent et que l'on désigne comme des marginaux. Mais ce sont ces espaces de marginalité qui ont un potentiel de significations, c'est là où les esprits entrent. L'instabilité est aussi un espace de significations et de possibles, et cela m'intéresse bien plus que le danger.

Lorsque Rimbaud commence à voyager, il arrête d'écrire des poèmes. Pour vous, c'est l'inverse : les voyages provoquent l'écriture.

J'ai écrit un poème sur Rimbaud il y a quelques années. Je me trouvais alors dans la ville où il avait été malade, à Harar, en Éthiopie. C'est là qu'il développa la gangrène alors qu'il entreprenait un trafic d'armes. J'aime particulièrement l'anecdote du portefeuille qu'il refuse de changer de poche et qui aggrave la plaie. Pour moi, l'idée du voyage comme mode exploratoire des paysages intérieurs autant qu'extérieurs est essentielle; et c'est d'ailleurs l'apanage de la poésie. Le journalisme se tourne vers le monde extérieur, alors que la poésie engage l'intériorité. C'est la dimension poétique qui nous permet d'appréhender les choses sans leur apporter forcément de réponse. Pour qu'un article soit réussi, il doit concilier précision et analyse; alors qu'un poème s'accommode de l'inexpliqué.

De comparable à votre parcours, je ne vois d'autres femmes que l'intrépide écrivain Isabelle Eberhardt. Cette aventurière que ses biographes ont souvent comparé à Rimbaud.

Je ne la connais pas, mais je vais tout suite la googler! L'écrivain dont je me sens le plus proche est James Fenton, surtout son très beau texte sur la chute de Saïgon. Écrire sans informer sur le monde ne m'intéresse pas.

Loïn de vos territoires de prédilection, vous avez aussi séjourné en Italie à l'occasion du prix de Rome.

Le Rome's Price n'a rien à voir avec le Prix de Rome, mais les Américains, avec prétention, aiment l'appeler ainsi. J'ai donc séjourné un an en résidence à Rome après la publication de mon essai *The Tenth Parallel*. J'ai écrit pas mal de poèmes à cette période qui contenaient toute la colère de mes précédents voyages, et je me suis retrouvée dans une forme de décadence moderne. Un ami écrivain a tout de suite saisi que je ne tiendrais pas l'année, et il m'a conseillé



de voyager dans tous les pays de l'ancien Empire romain. Cela a été libérateur, je suis partie pour la Libye, Lampedusa, l'Éthiopie...

Votre vie privée est-elle conciliable avec tous ces déplacements ?

C'est en train de changer. En fait, j'étais enceinte lorsque j'entreprenais les recherches en Afghanistan pour mon dernier livre. À présent, mon mari me dit: "Pars, je garde le bébé." C'est insensé car il est lui aussi journaliste! J'avais cette idée un peu figée qu'il faudrait grandir un jour et cesser de mener cette vie itinérante. J'avais tort: il est possible de tout mener de front.

Un concept nouveau semble beaucoup vous amuser, celui de "poésie d'investigation".

La poésie est un médium idéal en temps de guerre ou de conflit. À l'inverse de l'Amérique où elle est considérée comme difficile voire obscure, dans le monde arabe musulman, c'est une littérature très respectée. Elle est prise au sérieux car elle porte une dimension politique.

Le poète est-il un témoin particulier ?

Je m'intéresse à ce que je vois d'un point de vue moral. Je sais que lorsqu'une situation m'est inconfortable, lorsque je n'ai pas de réponse toute faite, c'est la poésie qui me permet d'aller plus profondément dans la complexité des faits. Cet inconfort, c'est là où je souhaite amener mes lecteurs.

En longeant le 10^e parallèle qui traverse l'Afrique, quelles conclusions majeures avez-vous tiré de vos observations sur les conflits religieux ?

Je n'ai jamais vu un conflit religieux qui n'ait, à l'origine, un déclenchement laïc comme une bagarre pour l'eau, le pétrole, l'huile ou même le chocolat.

Votre père, évêque de l'église épiscopale américaine, a intronisé en 2003 Gene Robinson, le premier évêque ouvertement homosexuel (en portant un gilet pare-balles sous son habit). Vous avez donc reçu une éducation religieuse, et vous écrivez que vos années d'adolescence "se passent dans la terreur d'entendre l'appel de Dieu et de devenir nonne." C'était poète ou nonne ?

Le lien entre la poésie et la religion est évident. Mon expérience de la spiritualité dans sa forme la plus profonde est la poésie. Pour moi, elle a toujours incarné ce genre de cérémonial pour atteindre Dieu. L'existence d'un dieu n'est pas l'explication ultime pour moi, mais la poésie permet d'accéder à la profondeur secrète des temps. Dans notre siècle séculier, écrire des poèmes est une manière de pénétrer une autre dimension. C'est comme la poésie d'Emily Dickinson, dont les poèmes utilisent la métrique des hymnes protestants comme une sorte de réminiscence.

Votre dernier ouvrage est une collection de landays, ces poèmes en pachoune de 22 syllabes que les femmes afghanes

se transmettent par tradition orale. Ils sont clandestins et fonctionnent comme des tweets modernes, des commentaires cinglants sur la politique, le sexe et la société afghane contemporaine. Comment les avez-vous découverts ?

Le photographe Seamus Murphy avec qui j'ai beaucoup voyagé m'avait offert un ouvrage un peu funky, datant des années 1990, d'un auteur français nommé André Velter, et intitulé *Le Suicide et le chant*. Il regroupe des poèmes collectés pendant la guerre avec l'URSS auprès des exilés

“

Pour qu'un article soit réussi, il doit concilier précision et analyse, alors qu'un poème s'accommode de l'inexpliqué.

”

au Pakistan. Je me suis demandée si ces poèmes existaient toujours, et si au lieu des Soviétiques, ils évoquaient les Talibans et les Américains. En cherchant sur le Net, je suis tombée sur l'histoire d'une jeune fille qui s'était immolée par le feu après que sa belle-sœur l'ait surprise en train de lire ses poèmes d'amour au téléphone. La famille en avait déduit qu'il y avait un garçon à l'autre bout du fil. Ses frères l'ont battue et ont déchiré ses carnets. L'un de ses derniers poèmes est un landay: "Je hurle mais tu ne réponds pas / Un jour tu me chercheras et je ne serai plus." Je suis partie pour l'Afghanistan avec Seamus, où j'ai retrouvé

le cercle de poétesses de Kaboul dont la jeune fille était secrètement membre. Ainsi, originaire de la région de Helmand, elle téléphonait en cachette pour réciter ses textes. J'ai finalement rencontré ses parents qui, bien sûr, m'ont raconté que sa mort était accidentelle. Mais sa tante m'a confirmé son suicide.

Cette poésie est donc une rébellion.

Le terme "landay" signifie littéralement "petit serpent venimeux". Ces poèmes sont souvent burlesques, rageurs et tragiques. Cette tradition poétique ancestrale qui vient de Perse et aurait transité avec les caravanes évoque maintenant des drones, Guantánamo, ou mêmes des voitures allemandes ("Oh Dieu, maudit soit l'Allemand qui a inventé la voiture / qui a emmené si loin mon amant"). Ils raillent aussi le mariage forcé, les maris vieillissants et bons à rien avec un humour pince-sans-rire ("Faire l'amour à un vieillard est comme faire l'amour à une tige de maïs flasque noircie par la moisissure.")

Allez-vous envoyer votre livre aux auteures de ces landays ?

Non, la présence du livre chez elles les mettrait en danger. Les poèmes ne peuvent pas retourner là-bas. J'ai fait une lecture à New York et un jeune Afghan est intervenu. Il était furieux. Pour lui, j'étais le symbole de l'appropriation et de l'occupation américaine. C'est tout le paradoxe de ma position dans l'entre-deux.

Quels sont vos nouveaux projets ?

Ces derniers temps, j'ai beaucoup voyagé en Afrique où je mène des recherches sur la présence des Forces spéciales américaines sur ce continent ●

I AM THE BEGGAR OF THE WORLD:
LANDAYS FROM CONTEMPORARY AFGHANISTAN
par Eliza Griswold (Farrar Straus and Giroux).

PHOTO: BRAD GUICE

PHOTO: SEAMUS MURPHY